

De la forêt vaste, où, dans leurs courses nomades,
S'en vont chassant, pêchant, les sauvages peuplades.
La croix montre le Christ à ses bras suspendu,
Le Christ Dieu, seul espoir de ce monde perdu ;
Et, tout pensif, rêveur, au fond de sa cabane,
Ne pouvant se soustraire aux rayons qu'elle émane,
Il vient, il vient enfin, ce pauvre enfant des bois,
S'asseoir comme le blanc à l'ombre de la croix ;
Et, docile en son cœur à la voix qui le touche,
Oubliant peu à peu son manitou farouche
Et ses chers talismans, ronds, pointus, blancs ou noirs,
Il s'ouvre tout entier à ces nouveaux espoirs
Qui viennent découvrir à son âme ravie
Les horizons dorés d'une éternelle vie...
Voyez, depuis le jour où Cartier la planta
En ce lointain pays qu'était le Canada,
Comme elle a pullulé sur ces rives heureuses,
La croix ! Elle est partout dans nos maisons pieuses,
Mettant la joie au cœur comme la force aux mains
Pour vivre et pour mourir. Au bord des grands chemins,
Au foyer, à l'école, au plus haut de l'église,
Ici, là, c'est partout que notre foi l'a mise...
Mais tu fus le premier, ô noble et fier Breton,
A lever sur nos bords ce signe du pardon !

Et c'est toi, Cartier, qui, dans les heures funestes
Où sombrait ton espoir, vins, inhumant les restes
De vingt-six compagnons par la mort réunis,
Jeter en notre sol les premiers corps bénits.
Pour germer, dit le Christ, il faut que le grain meure !
Eux, ces morts, les voilà dans leur sombre demeure,
Ils ne quitteront plus ce trou noir et profond,
Mais ils sont posés là comme un germe fécond !